

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À titre posthume

Daniil Harms

Volume 47, Number 3 (269), September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harms, D. (2005). À titre posthume. *Liberté*, 47(3), 111–130.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

À titre posthume¹

Daniil Harms

réécits choisis et traduits du russe par **David Leblanc**

Cahier bleu ciel n° 10

Vivait un homme roux, qui n'avait ni yeux ni oreilles. Il n'avait pas de cheveux, si bien qu'on le disait roux par convention.

Il ne pouvait pas parler, étant donné qu'il n'avait pas de bouche. Il n'avait pas de nez non plus.

Il n'avait même pas de bras ou de jambes. Puis il n'avait pas de ventre, et n'avait pas de dos, et n'avait pas de colonne, et n'avait aucune espèce d'entrailles. Il n'avait rien ! De sorte qu'il n'est pas clair de qui l'on vient de parler.

Aussi serions-nous mieux de ne pas parler de lui plus longtemps.

¹ Les textes qui suivent n'ont jamais été publiés du vivant de l'auteur, ce qui pourrait expliquer certaines irrégularités, notamment en ce qui concerne la concordance des temps. *Je crois cependant que ces écarts stylistiques étaient nécessaires, la dilatation temporelle allant de pair avec l'économie du récit, éphémère et fragmenté, que devenait le monde totalitaire sous le regard sphérique de Daniil Harms.* La brièveté de ses jours, à l'image de ses écrits, n'a eu d'égale que leur inaliénable irrévérence (NDT).

Incidents

Une fois, Orlof s'est bourré de purée de pois et mourut. Et Krylof, en apprenant cela, mourut aussi. Et Spiridonof mourut de lui-même. Et la femme de Spiridonof tomba du buffet et mourut elle aussi. Et les enfants de Spiridonof se noyèrent dans l'étang. Et la grand-mère de Spiridonof but et prit la route. Et Mikhaïlof cessa de se peigner et attrapa la teigne. Et Kruglof dessina une dame avec un fouet et perdit l'esprit. Et Pierre-Christophe reçut 400 roubles par télégramme et commença à prendre des airs, si bien qu'on le mit à la porte.

Même les gens bien ne savent pas garder les pieds sur terre.

Les vieilles qui se jetaient dehors

Une vieille d'une curiosité excessive se jeta par la fenêtre, tomba et se brisa.

Une autre vieille se montra à la fenêtre et se leva pour voir les morceaux en bas mais, d'une curiosité aussi excessive, elle se jeta par la fenêtre, tomba et se brisa.

Une troisième vieille se jeta ensuite par la fenêtre, puis une quatrième, puis une cinquième.

Quand se jeta la sixième vieille, je me suis lassé de les regarder, et je suis parti au marché maltais, où, dit-on, un aveugle reçut un châle en tricot.

Illusion d'optique

Simon Simonovitch met ses lunettes, regarde le pin et voit : un moujik est assis sur le pin et lui montre le poing.

Simon Simonovitch enlève ses lunettes, regarde le pin et voit que personne n'est assis sur le pin.

Simon Simonovitch met ses lunettes, regarde le pin et voit qu'un moujik est assis sur le pin et lui montre le poing.

Simon Simonovitch enlève ses lunettes, voyant de nouveau que personne n'est assis sur le pin.

Simon Simonovitch met à nouveau ses lunettes, regarde le pin et voit de nouveau qu'un moujik est assis sur le pin et lui montre le poing.

Simon Simonovitch ne veut pas croire à ce phénomène et tient cette apparition pour une illusion d'optique.

Le coffre

Un homme au cou fin entra dans un coffre, ferma lui-même le couvercle et commença à suffoquer.

Voilà, disait en étouffant l'homme au cou fin, j'étouffe dans le coffre, parce que j'ai le cou fin. Le couvercle du coffre est fermé et ne laisse pas entrer mon air. Je vais étouffer, mais je n'ouvre pas le couvercle du coffre pour autant. Je vais mourir graduellement. Je vois la lutte entre la vie et la mort. Le combat sera arrangé, quant aux chances égales, parce que la mort a naturellement le dessus, mais la vie s'acharne sur la mort, se mesure en pure perte avec l'ennemi, ne perdant qu'à la dernière minute son vain espoir. Ainsi même dans cette lutte, laquelle se déroule en ce moment, la vie connaîtra le moyen de sa victoire : pour la vie il faut forcer ma main à ouvrir le couvercle du coffre. Regardons : qui l'a sur qui ? Seulement cela sent terriblement la naphtaline. Si la vie l'emporte, je vais mettre trop de tabac bon marché sur les choses dans le coffre... Voilà que ça commence : je ne peux plus prendre de grandes respirations. Je suis fini, c'est sûr ! Ma délivrance n'est déjà plus ! Et plus rien ne s'élève dans ma tête. J'étouffe !...

Oh ! Qu'est-ce donc ? Il se passe maintenant quelque chose, mais je ne peux pas dire ce que c'est exactement. Je le voyais, ou je l'entendais...

Oh ! Se passe-t-il encore quelque chose ? Mon Dieu ! Ma respiration est inutile. Je suis, semble-t-il, en train de mourir...

Mais qu'y a-t-il encore ? Pourquoi est-ce que je chante ? On dirait que j'ai mal au cou... Mais où est donc le coffre ? Pourquoi je vois tout ce qui se trouve dans ma chambre ? Et je semble être étendu sur le plancher ! Mais où est donc le coffre ?

L'homme au cou fin se releva sur le plancher et regarda autour. Le coffre n'était nulle part. Sur les chaises et les lits se trouvaient les choses sorties du coffre, mais le coffre n'était nulle part.

L'homme au cou fin dit : « Ainsi, la vie a vaincu la mort par un moyen que j'ignore ».

Rencontre

Voilà une fois un homme qui se rendait au travail et rencontra un autre homme en chemin, lequel, ayant acheté une baguette polonaise, s'en allait chez lui.

Voilà, précisément, et c'est tout.

Ce qu'ils vendent à présent dans les magasins

Koratiguine alla chez Tikakeyev et ne le trouva pas chez lui.

Pendant ce temps, Tikakeyev était au magasin, où il achetait du sucre, de la viande et des concombres.

Koratiguine s'impatiente devant la porte de Tikakeyev et s'écarte déjà pour écrire une note. Tout à coup, il aperçoit Tikakeyev qui s'en vient avec un sac de toile dans les bras.

Koratiguine voit Tikakeyev et lui crie :

— Mais je vous attends déjà depuis une heure !

— Ce n'est pas vrai, dit Tikakeyev, je suis parti d'ici il y à peine vingt-cinq minutes.

— Eh bien, ça je ne le sais pas, dit Koratiguine, seulement je suis déjà ici depuis une heure.

— Ne mentez pas ! dit Tikakeyev. Mentir est une honte.

— Pardonnez-moi monseigneur ! dit Koratiguine. Vous devriez vous donner la peine de mieux choisir vos expressions.

— Je trouve... commença Tikakeyev, mais Koratiguine le coupa.

— Si vous trouvez... dit-il, mais ici Tikakeyev coupa Koratiguine et dit :

— Corrige-toi toi-même !

Ces paroles irritèrent tellement Koratiguine qu'il se pinça une narine et souffla dans l'autre sur Tikakeyev.

Alors Tikakeyev sortit de ses provisions un grand concombre avec lequel il frappa la tête de Koratiguine.

Koratiguine se prit la tête à deux mains, tomba et mourut.

ooo

Voilà quels grands concombres se vendent à présent dans les magasins !

Mir

Je vois le monde, me disais-je. Mais le monde entier n'est pas accessible à mon regard, et je ne voyais que des parties du monde. Et ce tout que je voyais, je l'appelais le monde partiel. Et j'observais la nature de ces parties, et, observant la nature des parties, je faisais de la science. Je comprenais qu'il y a une intelligence naturelle des parties et qu'il n'y a pas d'intelligence naturelle dans ces parties-là. Je les divisais et leur donnais un nom. Et tout dépendant de leur nature, des parties du monde étaient intelligentes et d'autres étaient ignorantes.

Il y avait aussi des parties du monde qui pouvaient penser. Et ces parties m'observaient avec les autres parties. Et toutes les parties se ressemblaient entre elles, et je leur ressemblais.

Je disais : Parties de tonnerre.

Les parties disaient : Faisceau passager.

Je disais : Je fais aussi partie d'une trinité.

Les parties disaient : Nous sommes donc de tout petits points.

Et soudain je cessais de les voir, et ensuite d'autres parties. Et j'avais peur que le monde s'écroule.

Mais je compris alors que je ne voyais pas les parties séparément, et que je voyais tout d'un coup. D'abord je pensais que ce n'était RIEN. Mais je compris par la suite que c'était le monde, alors que cela, ce que je voyais avant, n'était pas le monde.

Et j'avais toujours su que tel était le monde, mais, ce que je voyais avant, je l'ignore à présent.

Et quand les parties disparaissaient, leur nature intelligente cessait bientôt d'être intelligible, et leur nature ignorante cessait d'être inintelligible. Et le monde entier cessa d'être intelligent et ignorant.

Mais j'avais seulement compris que je voyais le monde, comme je cessais de le voir. J'ai eu peur, pensant que le monde s'était écroulé. Mais tandis que je pensais ainsi, je compris que, si le monde s'était écroulé, je ne penserais déjà plus de la sorte. Et j'observais, à l'affût du monde, mais je ne le trouvais pas.

À partir de cet instant il n'y avait plus d'endroit où regarder.

Alors je compris que, tandis que je cherchais où regarder, le monde était autour de moi. Mais à présent il ne l'est plus. Il n'y a que moi.

Puis je compris qu'il y avait le monde et moi.

Mais le monde — ce n'est pas moi.

Quoique le monde et moi soyons en même temps.

Mais le monde n'est pas moi.

Mais je suis le monde.

Mais le monde n'est pas moi.

Mais je suis le monde.

Mais le monde n'est pas moi.

Mais je suis le monde.

Et je n'ai rien pensé de mieux.

Thème pour récit

Un certain ingénieur avança le projet de construire un immense mur de briques à travers Saint-Pétersbourg. Il se demande comment faire et passe ses nuits à réfléchir sans dormir. Peu à peu s'organise un cercle de penseurs-ingénieurs et le plan de la construction du mur s'élabore. La décision est prise de construire le mur dans la nuit, de façon à ce que tout se fasse en une nuit et qu'il apparaisse avec la surprise générale. Les ouvriers sont convoqués. La répartition se fait. Les autorités de la ville sont mises à l'écart et la nuit où ce mur doit être construit arrive enfin. Seuls quatre hommes sont prévenus de la construction du mur. Les ouvriers et les ingénieurs reçoivent la disposition exacte, qui monter où et quoi faire. Grâce à l'exactitude des calculs, on réussit à construire le mur en une nuit. Le lendemain c'est la consternation à Saint-Pétersbourg. Et l'inventeur du mur est lui-même affligé. À quoi peut bien servir ce mur, il ne le savait pas lui-même.

Me voilà assis...

Me voilà assis sur la chaise. Et la chaise se trouve sur le plancher. Et le plancher est lié à la maison. Et la maison se trouve sur la Terre. Et la Terre s'étend de tous côtés, et à droite, et à gauche, et devant, et derrière. Mais se termine-t-elle quelque part ?

Ce qui ne se termine nulle part ne saurait en effet exister ! Cela doit nécessairement se terminer quelque part ! Mais à quelle distance ? L'eau ? Alors la Terre flotte dans l'eau ? Ainsi pensaient autrefois les gens. Ils pensaient que là où l'eau se termine, elle se mêle avec le ciel qui s'y confond.

Et en effet, si l'on monte en mer sur un vapeur, où rien n'empêche de regarder autour, il semble aussi que très loin là-bas le ciel se penche en bas et se confond avec l'eau.

Et le ciel paraissait aux gens comme un grand dôme ferme, fait d'une matière transparente, comme le verre. Mais dans ce temps-là le verre n'était pas encore connu et l'on disait que le ciel était fait de cristal. Et l'on disait le ciel solide, et les gens pensaient que le ciel, ou le solide, était le plus stable, le plus éternel. Tout peut changer, mais le solide ne change pas. Et jusqu'à ce jour, quand nous voulons parler de quelque chose qui ne doit pas changer, nous disons : il faut soutenir cela.

Et les gens virent comment le soleil et la lune se promènent dans le ciel, alors que les étoiles flottent sans bouger. Les gens commencèrent à observer plus attentivement les étoiles et virent que les étoiles étaient disposées en figures dans le ciel. Voilà sept étoiles figurant des chaudrons avec leurs petites anses, voilà trois étoiles alignées les unes sur les autres se tenant comme sur une règle. Les gens apprenaient à discerner une étoile de l'autre et ils voyaient que les étoiles aussi se déplaçaient, mais seulement toutes en même temps, comme si elles étaient ancrées dans la fermeté du ciel et qu'elles se promenaient avec le ciel lui-même. Et les gens en déduisaient que le ciel tournait autour de la Terre. Les gens divisaient alors le ciel en figures d'étoiles isolées et ils donnaient à chaque figure le nom de constellation et à chaque constellation le nom de lointaine.

Mais les gens voyaient cependant que toutes les étoiles ne bougeaient pas avec le ciel, et qu'il y en avait aussi qui erraient parmi les autres étoiles. Et ce sont ces étoiles que les gens ont appelées les planètes.

Comme une personne s'embrouille...

Comme une personne s'embrouille facilement dans de petites choses. On peut marcher des heures de la table à l'armoire et de l'armoire au divan sans même trouver d'issue. On peut même oublier où l'on se trouve et décocher une flèche vers quelque petite armoire sur le mur. « Eh ! l'armoire ! » peut-on lui crier. « C'est de ma part ! » Ou on peut s'étendre sur le plancher et examiner la poussière. Il y a aussi de l'inspiration là-dedans. Le mieux à faire c'est de se conformer au temps à la montre. C'est vrai qu'ici c'est très difficile de définir les limites, car quelles limites s'approchent de la poussière ?

C'est encore plus clair avec l'eau du bain. Il est toujours utile et instructif d'observer l'eau. Et même s'il n'y a apparemment rien là, c'est quand même bien. Nous avons regardé l'eau, sans rien y voir, et elle nous sembla vite ennuyeuse. Mais nous nous sommes consolés, car nous avons quand même fait une bonne chose. Nous replions nos doigts et comptons. Mais ce que nous avons compté, nous ne le savons pas, car qu'y a-t-il à compter dans l'eau ?

Maltonius Olbren

Sujet : X. désire s'élever de trois pieds au-dessus de la terre. Il reste des heures planté devant l'armoire. Au-dessus de l'armoire est suspendu un tableau, mais il n'est pas apparent : l'armoire le gêne. Il se passe plusieurs jours, semaines et mois. L'homme reste planté devant l'armoire et s'applique tous les jours à s'élever dans les airs. Il ne réussit pas à s'élever, mais une vision commence cependant à lui apparaître, à la fois unique et ressemblante. Il distingue de mieux en mieux et chaque fois les détails sont plus clairs. X. oublie qu'il voulait s'élever au-dessus de la terre et se consacre entièrement à l'étude de sa vision. Et voilà une fois la bonne qui, faisant le ménage de la chambre, lui demande de décrocher le tableau, afin de l'épousseter. Quand X. monta sur la chaise et jeta un regard sur le tableau, il vit que ce qu'il voyait dans sa vision était représenté dans le tableau. Alors il comprit qu'il s'était depuis déjà longtemps élevé dans les airs et que, suspendu devant l'armoire, il avait vu ce tableau. À développer.

Comment les messagers me visitèrent

Quelque chose cogna dans l'horloge et les messagers sont entrés chez moi. Je n'ai pas compris tout de suite que les messagers étaient entrés chez moi. D'abord je pensais que l'horloge se gâtait. Mais je vis par la suite que l'aiguille marchait et que, selon toute probabilité, elle indiquait l'heure juste. Alors je me suis dit qu'il y avait un courant d'air dans la pièce. Et soudain je me suis exclamé : quel est donc ce phénomène qu'un mouvement d'horloge irrégulier et un courant d'air dans une chambre pourraient aussi bien expliquer ? En pensant à cela, j'étais assis sur la chaise près du divan et j'observais l'horloge. La grande aiguille se trouvait sur le neuf et la petite aiguille près de quatre, de sorte qu'il était quatre heures moins quart. Sous l'horloge pendait le calendrier et les pages du calendrier s'agitaient, comme si un vent violent traversait la chambre. Mon cœur battait et j'avais peur de perdre connaissance.

« Il faut boire de l'eau », disais-je. Il y avait une cruche d'eau sur la petite table à côté de moi. J'ai tendu les mains et pris cette cruche.

« L'eau peut aider », disais-je en posant mon regard sur l'eau. Je compris alors que les messagers étaient entrés chez moi, mais je ne pouvais pas les dissocier de l'eau. J'avais peur de boire cette eau, puisque j'aurais pu boire un messager par erreur. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela ne veut rien dire. On ne peut

boire qu'un liquide. Mais les messagers sont-ils liquides? Je peux donc boire l'eau, il n'y a là rien à craindre. Seulement je ne peux plus trouver l'eau. Je marchais dans la chambre et la cherchais. J'essayai de mettre une ceinture dans ma bouche, mais ce n'était pas de l'eau. Je mis le calendrier dans ma bouche: « Ce n'est pas de l'eau non plus ». J'ai craché sur l'eau et me suis mis à chercher les messagers. Mais comment les trouver? À quoi ressemblent-ils? Je me souvenais que je ne pouvais pas les dissocier de l'eau, donc ils ressemblent à l'eau. Mais à quoi ressemble l'eau? Je restai debout et pensai. Je ne sais pas combien de temps je suis resté à penser ainsi, mais tout à coup j'ai sursauté.

« Voilà de l'eau ! » me disais-je.

Mais ce n'était pas de l'eau, c'était juste mon oreille qui piquait.

Je me suis mis à fouiller sous l'armoire et sous le lit en pensant que je trouverais bien là de l'eau ou un messager. Mais dans la poussière sous l'armoire je n'ai trouvé qu'une balle, rongée de bord en bord par un chien et, sous le lit, quelques éclats de verre. Sous la chaise j'ai trouvé un restant de côtelette. Je le mangeai et cela me fit du bien. Le vent ne soufflait déjà presque plus et les aiguilles faisaient tranquillement tic-tac en montrant l'heure exacte : quatre heures moins quart.

« Eh bien, les messagers sont donc déjà partis », me disais-je en me changeant pour aller en visite.

Conte nordique

Un vieillard, sans pouvoir dire pourquoi, alla en forêt. Puis il revint et dit : « La vieille, la vieille ! » De sorte que la vieille s'effondra. Et depuis ce temps, en hiver, tous les lièvres sont blancs.